

**Biennale de Paris** (Musée National d'Art moderne - Palais Galliera).

Dans la conclusion à sa préface du catalogue, M. Jacques Lassaigne, Délégué Général, écrit : « Nous espérons que les efforts passionnés des artistes rencontreront l'adhésion et la réponse d'un public fraternel et que cette manifestation marquera un jalon nouveau dans la création d'une nouvelle société ».

Il semble bien que cet espoir ait été déçu. Pour les fanatiques de l'avant-garde, la Biennale, à peine ouverte, a été contestée, tant il est vrai que l'avant-garde appelle toujours la surenchère. Pour les autres — tous les autres : les « avancés » et les « sages » — la manifestation n'a plus de sens. La mise en accusation du tableau de chevalet, survivant moribond d'une conception « bourgeoise » de l'art, est une tarte à la crème qui n'amuse plus personne. On ne peut évidemment passer sa vie à enfoncer des portes ouvertes. La « nouvelle société » annoncée s'illustre par des exemples si vains, si pauvres, si sottement provocateurs, que l'on ne peut la prendre au sérieux. Quant à l'aile avancée de la Biennale, accueillie par le très bourgeois Palais Galliera, elle n'a provoqué qu'une ironie même pas vengeresse : amusée ou indifférente. La lecture de la presse est édifiante. Dans « Combat » (13-10), Pierre Restany est acerbe : « Je n'ai rien contre le bricolage que je trouve sympathique mais il a ses limites quantitatives et elles sont vite lassantes (...). Les bricoleurs ne sont pas des inventeurs : leur vocation est de travailler de seconde main sur des recettes sûres, déjà éprouvées de longue date. Du monde entier les délégués de la médiocrité laborieuse sont venus s'entasser sur les bords de la Seine (...). A quoi sert la Biennale, si ce n'est de repousser aux vrais génies absents par l'étalage systématique de la médiocrité des autres... ».

92

accrochage qu'une... « Il y aurait beaucoup à dire si l'on pouvait grossir sur le vide. Mais comment retenir entre ses doigts ce qui n'existe pas ? (...). Rien n'est plus triste qu'un feu d'artifices dont les pétards, trop vieux, refusent de partir. Et ceux que l'on voudrait faire éclater ici datent parfois de plus d'un demi-siècle (...). Accrocher des ressorts à boudin à un bâti métallique et disposer des pédales qui les font se distendre et se rétracter, afficher comme cible la photographie d'un homme nu et tirer dessus à la carabine, ranger par terre de petites boulettes de glaise, peindre sur d'immenses panneaux des carrés tricolores, coller des journaux sur les murs, répéter jusqu'à la satiété des slogans politiques, où cela mène-t-il en définitive ? » Et Jean Dalevèze conclut tristement : « L'incorrection, le sans-gêne des jeunes visiteurs, leur laisser-aller accusent l'impression que quelque chose s'achève ».

Quant à Claude Roger-Marx (Figaro Littéraire, 20-10) ce n'est pas évidemment de lui que l'on peut attendre un jugement laudatif, son mépris est ici total : « Au sortir de la Biennale des Jeunes, surpassant par la qualité de la matière les « travaux d'équipe » qui y sont présentés, j'ai fait la découverte d'un chef-d'œuvre : une dalle de marbre fleurie de maculations et de fluorescences allant du vert-de-gris au vert d'algue, au vert Véronèse et au lapis-lazulis. Ce travail d'équipe est dû à la collaboration anonyme de passants qui, depuis des années, se succèdent dans une vespasienne du quartier Saint-Germain-des-Prés ».

93